

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MASSON

Echos de la Congrégation. La fête du 2 février

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 1-5

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Echos de la Congrégation

La fête du 2 février

Ce fut une éclaircie dans la grisaille des semaines.

L'âme s'est revêtue de sa jolie tenue de dimanche : une couleur de beau temps l'illumine ; elle sourit, comme au lever d'un jour splendide, dans les matins d'harmonie et de sérénité.

Blanche comme une aube, la joie met son nimbe aux fronts. Malgré le ciel de février, triste et grisâtre, le cœur ressemble à l'arbre du printemps, tout éclairé de fleurs et de parfums. Comme il n'est point de verdure neuve aux pentes des prairies, il s'épanouit lui-même dans une floraison mystique ; car, ce sont des bouquets d'âmes que Marie attend de ses Enfants.

La Communion générale tient la place d'honneur au

matin de la fête. On dirait un groupement affectueux autour d'une mère infiniment bonne, pour le repas en commun.

O douceur des fêtes en famille, quand les cœurs sont limpides et claires les consciences ! Entretiens ineffables de l'être d'un moment avec le Désiré des collines éternelles !

Il y a comme une intimité dans cette messe basse, à la chapelle du collège, où tant de fronts se sont inclinés sous le regard lumineux de la Vierge, où tant de lèvres ont bu la sérénité et la paix, aux calices de l'idéal.

Nous n'avons pas exclu de nos prières nos frères absents ; nous avons songé à tous : et à ceux pour qui ce ne sera plus jamais la fête ici-bas ; et à ceux qui s'agitent comme nous dans les labeurs et les amertumes de la vie. Nous demandons pour tous la félicité, la lumière et la force dans le Seigneur.

Pour clore la cérémonie, quatre approbanistes de l'an passé s'avancent au pied de l'autel. Avec la foi de leur Première Communion, ils disent à Marie les paroles de ceux qui veulent devenir et rester ses enfants, dans la simplicité et l'innocence du cœur.

La cérémonie du soir revêt un caractère plus officiel. C'est une voix que l'on donne à des sentiments muets, un épanchement de générosité et d'enthousiasme. Elle a lieu, selon la tradition, à l'église abbatiale. Un autel improvisé se dresse à l'entrée du chœur. « L'Etoile du matin » y trône, dans le scintillement des cierges qui mettent des rayons au creux de ses mains tendues pour nous recevoir. Les candélabres massifs lui font comme une avenue triomphale de clartés. Les cantiques exhalent vers les voûtes leur âme frissonnante, tantôt virile tantôt douce comme une voix d'enfant.

Et ce ne sont pas là des sons de cymbales retentissantes, mais du plus intime de l'être, ils jaillissent, magnifiques de sincérité.

Le prédicateur monte en chaire. Les cantiques s'éteignent. Tous les regards se portent vers le prêtre vénérable,

tout brillant d'apostolat et de vieillesse qu'est M. le Chne Blanc.

Janua cœli : ora pro nobis.

Tel est le sujet qu'il présente à notre dévotion. Marie est la porte du ciel, et parce que son « Fiat » en a fait descendre le Juste, la Pluie féconde, vers qui soupirait l'humanité coupable ; et parce qu'elle soutient le pécheur dans les voies du Seigneur et l'amène jusqu'aux portes du Paradis.

L'orateur eut la gloire de se faire écouter ; et c'est dire beaucoup, l'auditoire n'étant guère facile en général ! La piété trouva dans cette instruction plus qu'elle n'en demandait. Les stylistes eux-mêmes n'y trouvèrent rien à redire ; et pourtant, quand on connaît les ouvrages imprimés à Paris, on peut bien se permettre, n'est-ce pas, de friser sa moustache, encore qu'à peine commençante et de jeter des miettes de sourire à une phrase douteuse.

Mais j'aime à croire, et je sais qu'aujourd'hui, le sens artistique de chacun ne vise qu'à la beauté et à la noblesse d'un geste humble et simple : celui de l'enfant aux pieds de sa mère.

La bannière se dresse dans le chœur, à droite de l'autel ; au bas de ses plis, les franges d'or étincellent ; des yeux pleins de rêves et de jeunesse fixent avec une magnifique intensité ce symbole de l'Idéal.

C'est un moment d'indicible frisson que celui où le drapeau passe au front des troupes, qui saluent dans la solennité du silence et le recueillement des saintes énergies. Soldats de l'éternelle Patrie, les Enfants de Marie ont ressenti, ce soir, ce tressaillement de l'ardeur qui se dévoue, en renouvelant, de toute leur âme, l'acte de consécration à leur Mère, « la Vierge incomparable que nous voulons voir un jour ».

Et, réunies aux nôtres, malgré la séparation, des centaines d'autres voix, éparses par le monde, s'élèvent pour se rejoindre, au-delà des espaces, devant le trône de l'Immaculée. Ce sont les voix de nos frères d'armes, nos aînés. Comme nous, aujourd'hui, ils ont juré, un

jour, fidélité à Marie, dans la candeur de leur âme, le brasillage des cierges et l'harmonie des cantiques. Le vent âpre de la vie les a poussés vers tous les horizons, mais partout, c'est la mêlée, la lutte, d'où l'on ne doit sortir que dans l'apothéose de la victoire.

Une à une les lumières s'éteignent. Là-haut sur son autel, la statue de Marie s'efface peu à peu comme une apparition. Quelques reflets furtifs... plus rien... et l'on quitte l'église avec le regret d'un Eden qui n'est plus.

Etres éphémères, voués à l'inconstance des choses qui passent, nous voudrions prolonger ces moments d'extase dont la vie est avare. Inexorable, le temps verse sur nos joies la pluie de ses heures. Après l'élan du rêve et de l'enthousiasme, froide et brutale, la réalité reparait.

Mais ce n'est pas en vain que nous sont donnés ces instants de suprêmes délices, où l'on boit à même l'idéal, où l'on se recueille devant la splendeur des régions d'en-haut. Il faut des ombrages dans l'ardeur des étés, le ruissellement des eaux-vives le long des routes poussiéreuses.

On s'arrête, pour se désaltérer ; puis l'on reprend son chemin, rajeuni et confiant, ayant au cœur l'allégresse des exilés qui s'en retournent à la maison paternelle.

Ce sont là des souvenirs qui demeurent ; ils survivront à nos années défuntes ; de ce lointain joyeux qu'aura été notre jeunesse, ils remonteront dans notre ciel, en essais de clartés et de caresses. Et ils auront un charme, peut-être même un conseil, pour l'âme qui se sent triste des fatigues de la vie, ou, lorsque, sans savoir pourquoi, les ombres du soir se glissent dans le cœur.

Non, cette fête ne laissera pas après elle la vanité stérile des réjouissances du monde. Tout n'est pas fini avec la note du dernier cantique, la lueur du cierge qui s'éteint, l'*amen* de la prière expirant sur les lèvres. Dans le mystère des âmes, les lis semés vont éclore. Il ne tient qu'à nous d'en faire épanouir les blancheurs neigeuses, de les conserver toujours avec l'éclat du premier matin, pour qu'ils ne se fanent point comme l'herbe

des prairies, mais qu'ils demeurent et embaument au-delà du temps, au-delà des rapides années : jusqu'au jour incorruptible de l'éternelle saison.

Joseph MASSON, Phys.

Note. — Beaucoup ont répondu à la circulaire du 2 février. Nous sommes heureux de les savoir toujours attachés à la bannière d'autrefois, alors que tant de drapeaux entremêlent sur les foules le mirage de leurs couleurs. Ces lettres qui nous sont venues du « front » de la vie, nous prouvent une chose et nous ne demandons pas davantage : l'utilité de notre œuvre, de nos fêtes, de nos réunions, quel que soit l'avis des partisans d'idées modernes et ...moins naïves...

D'autres n'ont pas répondu; nous ne doutons pas de leur fidélité, mais puisqu'il y a des statuts, c'est pour qu'on les observe ; et l'article 57 dit ceci :

«Tout membre qui, durant trois années consécutives ne renvoie pas son formulaire, n'est plus compté au nombre des Congréganistes et est rayé comme tel. »